

Michel Deguy

Po&sie à la BNF

ou

Les conversations de poétique de Paris 2002-2003

Le projet

J'avais formé un « grand projet » de colloque international au sujet de la poésie : « Pour 2000 ans la poésie réfléchit son présent ». Après maintes péripéties, la Bibliothèque nationale de France accepta de le prendre en charge, avec l'aide du CNL. Sa réalisation est en cours.

Venus du monde entier, voici que des « poètes » reconnus comme tels exposent, s'exposent et débattent au sujet de la poésie aujourd'hui : leurs expériences, leurs pensées, leurs écritures, leurs dictions, leurs traductions de la poésie permettent-elles de circonscrire quelque poétique, sinon commune, du moins partageable en ces temps « mondialisés » comme jamais ?

Le but est de *faire s'entretenir* les poètes eux-mêmes (non les critiques) au sujet de la poésie – et non pas d'un récital sériel de lecture de morceaux choisis par leurs auteurs juxtaposés. La question est celle de « poétiques » convergentes ou affrontées, en dialogue de toutes les façons, et non pas de l'audition de prestations anthologiques dans les diverses langues.

Mais au lieu de rassembler tous les participants en une seule fois pour les deux jours d'un colloque international (projet initial), voici que l'occasion s'offre d'*étaler* toute l'affaire dans le temps (une année) en cinq ou six sessions : à chaque fois sept ou huit poètes invités mettent en question ce qu'ils entendent par *poésie* sous un des aspects déterminés en lesquels se fragmente la problématique générale proposée.

L'originalité de la deuxième version du Projet concerne donc la continuité des échanges, le pluriel de l'unité de la préoccupation, en bref : la façon de relier les sessions en une séquence s'engendrant et s'augmentant des échanges, des anticipations, des rétropections provoqués par chaque rencontre : « inter-activité » au sens général qui sera favorisée par l'utilisation du site de la BDF, où seraient lisibles les résultats de chaque session et les échanges subséquents, non seulement entre les invités mais entre tel et tel poète, poéticien, écrivain, attirés par le programme et entrant dans la danse (le « réseau »).

L'argument

Qu'entendons-nous aujourd'hui par « poésie » ? Mais d'abord un *nous* peut-il prétendre parler au nom d'une virtuelle assemblée mondiale de poètes ? Y a-t-il quelque *sens commun* aux questions qui concernent la poésie, et un sens tel qu'il distingue les poètes des autres écrivains, une écriture en poèmes à l'intérieur de la littérature en général ?

La « mondialisation », en marche depuis tant de générations, assujettit les arts à leur réception « culturelle ». Qu'est-ce donc que le *culturel* en tant que phénomène social total et maintenant global au sens de la mondialisation, c'est-à-dire au sens, devenu dominant, du *marché* ? Des « arts poétiques » à la fois originaux, c'est-à-dire propres à des « créateurs » différents, et spécifiques aux minorités vernaculaires où ils peuvent être reçus à chaque fois, et traductibles d'une aire sociale, ou géographique-ethnique, à une autre, peuvent-ils entrer en dialogue, en échanges ? À quel prix ? Peuvent-ils surmonter les grands obstacles, conceptuels et factuels, qui conspirent à leur minimalisation, voire à leur disparition ? Les grandes objections que rencontre l'objet de ces arts poétiques peuvent-elles être résumées ?

– l'objection « Bourdieu » ; qu'il n'y a de distinction que sociale, ou relative au couple dominant/dominé, qui est à réduire.

– l'objection égalitaire : les valeurs de spontanéité expressive-créative, et d'individualisme, l'emportent définitivement sur celles de *génialité* (XVIII^e-XIX^e siècles) et de *chef-d'œuvre* (c'est-à-dire à la fin tout simplement d'*œuvre*).

– l'objection de la communication : Babel est la dernière entrave à l'entente. L'intraductibilité des idiomes, d'autant plus insurmontable que ceux-ci se font entendre dans leurs poèmes, pousse à l'espéranto, à la pidginisation des langues. Comme il y a une world-music, s'il y a une world-poetry elle doit s'émanciper de la signification linguistique.

– l'objection de l'ordinateur, de la production textuelle : fin du « manuscrit », de l'écriture singularisante.

*

À la veille de la première session de nos rencontres je proposai à nos invités d'envisager les choses à leur gré sous l'un des angles suivants :

1. Qu'entend-on par *poésie* aujourd'hui ? À quoi est-elle bonne ? N'est-il pas vrai qu'elle n'a cessé de s'amoindrir à tous les égards, « genre mineur » en diminution ? N'a-t-elle pas « déposé son fardeau », confié ses tâches à d'autres, et en particulier au roman celle de dire les choses et le monde d'aujourd'hui ? N'intéresse-t-elle plus que les « littéraires » ou continue-t-elle à faire parler une expérience universelle, intéressant toute société humaine et tous les « milieux » de celle-ci ? Est-elle devenue asociale ? Ou bien même n'est-ce qu'à la faveur d'une *homonymie* que son nom, « poésie », en toute langue, fait encore un sujet d'entretiens divers, sans qu'on puisse s'entendre en l'entendant résonner à la surface de la terre ?

2. La « mondialisation » : peut-elle concerner un « art », et singulièrement celui de « poésie » ? Sans doute cela arrive-t-il par le moyen du MARCHÉ quand il y a une *valeur marchande* en jeu et donc une *économie* de la chose dont il s'agit ; c'est manifeste dans le cas de la peinture (avec ses « bourses », ses galeries, ses expositions, etc.) ; mais quoi dans le cas de produits langagiers (les « poèmes »), et relativement peu échangeables (on dit « intraduisibles » pour signaler une perte de valeur intrinsèque dans le passage d'une langue à une autre) ? C'est pourquoi le « marketing » de la poésie en général contribuera à arracher la poésie à la *langue* vernaculaire, le « poème » à la phrase, pour son devenir-objet, artefact échangeable pareil aux autres. Les « éditeurs » seront-ils les futurs acteurs d'un tel *marché*... mais correspondant à quel besoin, ou désir, de *consommation*, et de là rétroactivement à quelle *production* commandée par le marché, etc. ?

3. *Du culturel* en général et en particulier sous cet angle : les manifestations culturelles programmées par les Instances (exemple « la journée mondiale de la poésie » prescrite par l'UNESCO et les gouvernements) seront-elles toujours d'autant plus insignifiantes que mondiales-mondialisées (« insignifiantes » au regard d'une « valeur intrinsèque » de la poésie précisément irréductible à une valeur d'échange mondialisable i.e. transposable en information et communication « universelle » c'est-à-dire indifférente au *voisinage*, etc.) ? Comme si le cœur du génotype « poétique » n'était pas patrimonialisable « mondialement » (cf. le « patrimoine mondial de l'UNESCO ») mais plutôt pareil à un goût auquel « les autres » demeureraient insensibles, voire hostiles).

4. *Guerre et paix*. Si ce qu'on entend par « la poésie » se confondait « traditionnellement » avec l'expression du patriotique (du local régional au « national », pour reprendre un terme énigmatique de Hölderlin), lié donc à l'état de guerre des sociétés humaines entre elles (« versions des vainqueurs » ou « versions des vaincus », *chants* de victoire ou de vengeance, etc.) ; si d'autre part l'avenir fatal de l'humanité est de *paix*, est-ce qu'alors l'exaltation « chauvine » des minorités fournirait les motifs des combats-relais où se calme la part belliqueuse du « cœur humain » (entretenant, remémorant, métamorphosant l'état de guerre) ? La tâche d'*apaiser*, précisément, i.e. de réduire, ou de concilier, ou de surmonter des oppositions, telle celle des grandes langues aux petites langues, suffira-t-elle à faire vivre, c'est-à-dire à maintenir en survie, la poésie, chargée de contribuer à « éduquer » l'humanité (mots de Hölderlin) hors de l'état infantile des « frères ennemis » ?

5. L'Occident a-t-il encore un dehors ? Des *poétiques* sont-elles confrontables (i.e. thématiques, théorisables, exposables à d'autres) sans conversion (ou convertibilité) a priori à l'Occident ; en d'autres termes la démarche même, ou condition de possibilité, de nos rencontres, ne présuppose-t-elle pas une conceptualisation occidentale, celle qui par exemple axiomatise et principialise la différence « théorie-pratique » ? Et dans la foulée de ce questionnement : les différences « principales » (telles entre oralité et écriture ; ou élite et audience populaire ; ou anciens et modernes, devenue arrière-garde et avant-garde, et autres) sont-elles (in)tenables ?

6. *À ce qui n'en finit pas...* La « poésie » est-elle foncièrement et à jamais (sous peine d'extinction, ce qui n'est pas unimaginable) *logique*, si par là on entend *en* matière de langue et *en* paroles de langue maternelle-naturelle ; *identiquement* : en phrases, euphrasie et eurythmie ; *ou bien* destinée (c'est le destin post-moderne) à sortir de cet élément pour entrer dans des alliages « à égalité » (de type donc « multimédia », ou syncrèses ou « collage-montage », etc.) avec le pictural-plastique, le musical devenu techno-synthétique, et chanson, l'iconique-photo (vidéastique, publicitaire, etc.) dans la multiplicité technologique post-moderne.

Remarque : L'« élément » archaïque allégué portait le nom de *spirituel*. C'est la croyance – elle-même dite rationnelle et rationaliste – en sa substance qui soutenait la classification *hiérarchique* des arts, la hégélienne précisément, en laquelle la poésie occupait la place supérieure, celle où la proximité à soi de l'esprit devenait toujours plus consciente de soi dans la *Sprache* en tant que « unmittelbares Dasein des Denkens ». L'expression « à égalité », que je viens d'employer, dit la sortie de cet élément, la déhiérarchisation moderne de la poésie, son devenir « mineur » aux côtés de toute autre manifestation de l'expressivité « culturelle ».

7. *De la traduction*. Une rencontre entre « poétiques », une réflexion « entre soi » de poètes sur la poésie aujourd'hui à la tournee des millénaires, peut-elle se passer d'une

réflexion sur la *traduction* – si la relation des littératures entre elles consiste en l’acte effectif de l’intertraduction des textes ? Se pose alors la question de l’anglais et de son reste (ou « reste du monde », comme dans les compétitions sportives « USA contre reste du monde »). Quelle situation résulte pour les autres langues de l’hégémonie de la « langue anglaise » – elle-même changée en médium de la communication-mondialisation ? Qu’en est-il de la différence entre grandes langues véhiculaires et idiomes ? Grandes littératures et littératures mineures ? Babel est-elle menacée, qui protégeait la multiplicité des langues, elles-mêmes protégées par l’excellence des *œuvres* littéraires ? La minoration des littératures et en elles des poèmes, tout cela engage-t-il à une vue inquiète nostalgique de l’ancien « régime » ?

8. *De la révolution...* Si le xx^e siècle a enterré avec lui la conception de – et la confiance en – une révolution poétique, une essence poétique de la révolution et révolutionnaire de la poésie, pour des générations qui n’estimaient pas que le surréalisme – et, en amont, Rimbaud – n’étaient que des références françaises et facultatives ; s’il apparaît au bilan que la seule Révolution qui mérite sa majuscule pour avoir transformé la vie de l’humanité en sociétés pour le meilleur *et* pour le pire aura été la Révolution scientifique et technique (dont la phase en cours de mondialisation informatique ou d’informatisation mondiale fournit la preuve suprême et captive définitivement l’espoir des hommes), alors où en sommes-nous, « poètes », avec le changer-la-vie en termes poétiques, et l’utopie en général ?

9. *De l’écologie.* Un *géocide* est en cours. Il ne pourra pas y en avoir deux. Si « l’habitation poétique » du terrestre – pour reprendre encore une fois, malgré l’épuisement, les mots de Hölderlin – a encore du sens (de la glose, de la paraphrase, devant elle), alors n’est-ce pas avec l’écologie fondamentale qu’une poétique futuriste pourrait (devrait) s’allier ? La poésie peut-elle jouer un rôle d’alarme écologique, d’auxiliaire de la pensée écologique ?

*

Première adresse - 13 mai 2002
(Avec Adonis, Richard Burns, Clayton Eshleman,
Mikaël Krüger, Roubaud)

Nous sommes ici pour parler « entre nous » au sujet de la poésie. Il me semble qu’à côté des récitals/festivals de poésie, où des poètes lisent leurs poèmes (voici donc préférés les trois mots, les trois choses, dont la triangulation va nous occuper : poésie – poème – poète ; les trois éléments que la poétique articule), à côté des lectures, donc (et peut-être donc « à côté de la plaque » selon certains), ou *entre* ces occasions où l’on aime à croire que des poètes font le printemps ; et j’ajouterai *parallèlement* à ces colloques où théoriciens, critiques, historiens académiques au sens anglo-saxon (nous dirions universitaires) considèrent des objets poétiques, il y avait place, à prendre ou à reprendre, pour des « entretiens » de poètes, d’écrivains à poèmes, s’entreparlant au sujet de la poésie *aujourd’hui*, dans ce contexte qu’on appelle volontiers mondialisation.

Qui cela, « nous » ? Bien sûr, un certain nombre, ou tout petit nombre, de ceux qui s’intéressent à la chose en se nommant eux-mêmes « poètes » (j’ai failli dire en se définissant comme tels, mais c’est précisément la question, et il n’est pas sûr qu’une

définition les subsume, quand bien même un appel les rassemblerait), et qui font un « nous » de rencontre, aléatoire, donc, parmi tous les « nous » possibles.

Un coup de dé, dont je ne raconte pas la donne circonstancielle, chiffre le hasard mais ne l'abolit pas.

Clayton Eshleman, dans nos échanges préliminaires à sa venue, employa souvent le terme de conversation : les conversations de Paris, oui, avec une allusion à l'intérêt de celles qu'on tenait en société ici, du temps où il y avait des salons. J'en réénonce, pour clore ce petit préambule, les paramètres :

Il s'agira d'une *série*, dont les quatre premières échéances sont datées (13 mai ; 10 juin ; 15 octobre ; 10 décembre), où à chaque fois six « d'entre nous » exposent compendieusement leur vue relative à notre argument, c'est-à-dire sous l'angle du questionnement que j'ai adressé – et que je vais développer dans un instant.

La séance est elle-même divisée en deux parties, de telle sorte qu'après trois premiers exposés nous en discussions, avant une pause, que suivront les trois autres interventions précédant le débat, qui prendra vite le tour d'un débat général grâce aux échanges avec le public : cet auditoire où nombre d'écrivains et de poètes font l'audience, constituant le deuxième cercle auquel « nous » nous adressons.

Notre colloque, primitivement conçu pour durer deux jours, comme tout colloque international, se prolonge sur plusieurs mois – j'espère même jusqu'au début de 2003. S'il se suspend entre deux sessions (par exemple entre aujourd'hui et le 10 juin), puis entre juin et octobre, c'est pour s'étirer, pour durer, *dis-continûment*. Le site de la BnF alors prend et fait le relais, en accueillant les interventions, les rebondissements – questions et réponses – qui lui donneront la consistance d'une longue conférence *internationale*, dont un document éditorial futur viendra recueillir les principaux épisodes.

Je remercie, et en notre nom à tous, la Bibliothèque Nationale de France et le Centre National du Livre pour avoir accepté mon projet, puis avoir organisé la réalisation de nos rencontres.

Et j'aborde la question.

*

Quelle question ? Qu'est-ce qui est en question avec la poésie ? Est-ce que la poésie est en question ? Les deux questions n'en font-elles qu'une ?

Est-ce que « ma » façon de poser la question et ses questions renvoie à « mon » angle de vue, à mon idiosyncrasie, ma localité... seulement ? Ou à la « chose même », pour y effectuer un *retour* selon l'expression fameuse de Husserl...

Quoi d'autre, donc, qu'un *partage* (avec vous ce soir) pour m'assurer que je ne m'enferme pas, avec mes instruments, dans une mise en scène qui *se* donne un monde en spectacle plutôt qu'il ne débouche sur le monde commun ? Nous allons *voir* ou plutôt *entendre*.

Peut-on parler de poésie en termes de mondialisation ? Peut-on parler de mondialisation en termes de poésie ? Je commence donc par caractériser, minimalement et en général ces deux choses pour les poser devant vous, ou parmi nous.

Chaque fois qu'un interviewer a affaire à un « poète », il ne manque pas de lui poser un « Qu'est-ce donc que la poésie ». Un poète est quelqu'un qui est interrogé comme celui qui « témoigne » pour la poésie. Qu'est-elle donc ? se demande-t-on. Re commençons donc. Je la caractériserais au minimum par une expérience, un type d'énoncés, un savoir-faire.

1) Elle enveloppe une manière d'être, une expérience, dans le rapport d'un sujet au monde par la langue, en paroles de sa langue. C'est à une telle *expérience* qu'on fait allusion quand on cite encore une fois une sentence comme celle-ci, fameuse, de Hölderlin : « C'est *poétiquement* que l'homme *habite* »...

2) Un type d'énoncés, de propositions. Parlant de poésie (« la poésie française du XIX^e siècle », « la poésie grecque des Anthologies »...), on fait référence à une tradition, une « mémoire », un ensemble de textes relativement circonscriptible comme corpus dans une littérature de telle ou telle langue.

3) Un savoir-faire, une *technique* – pour reprendre le vieux mot grec socratique. Cette *téchnê* que traduirait peut-être aujourd'hui le mot *écriture*. « Comment écrit-il ?, demandent-on d'un poète, d'un littérateur en général. « Qu'est-ce qu'il écrit ? À quelle "École" appartient-il, ou à quelle tradition, s'il n'y a plus d'École ? » Donc : quoi et comment.

D'autre part, la « mondialisation ». Il y a déjà plus d'un siècle que Valéry, jetant ses « regards sur le monde actuel » (c'était le moment de la guerre hispano-américaine), affirmait : « Le temps du monde fini commence. » Il y a presque un siècle qu'une « première guerre mondiale » mondialisait ce monde. Où en sommes-nous ? Peut-être la formule valéryenne pour aujourd'hui serait : le temps du monde fini finit (= s'achève). Ou encore (pour restreindre la perspective, puisque nous ne sommes pas un congrès de géographes ou d'économistes ou de stratèges, mais des *lettrés* littéraires aux prises avec le *fait* d'une littérature « mondiale », la confusion de son devenir, l'obscurcissement de son esprit), comment appréhender ce deuxième cosmopolitisme qui nous rassemble ?

Certes, l'idée de *weltliteratur* est ancienne (gœthéenne), et quand nous évoquons le cosmopolitisme sous l'angle de la littérature, nous imaginons aussitôt le monde de Keyserling ou de Romain Rolland, de Fitzgerald, de Tagore ou de Joyce – un monde d'avant l'aviation, où André Siegfried disait qu'il suffisait d'une carte de visite pour en faire le « tour ». À ce premier cosmopolitisme, élitaire ou de « culture », a succédé un deuxième cosmopolitisme, de masse, ou « culturel » – que je chercherai à ressaisir tout à l'heure, pour finir, comme âge de la traduction, mais que d'abord, à l'instant, je prends par le prédicat « culturel ».

*

Je me suis toujours fait une certaine Idée de la poésie... Chacun d'entre nous peut assumer cette formule gaullienne, puisque c'est son obsession qui nous prépose à nous exposer ici, c'est-à-dire à réexposer en quelque manière par où nous cherchons à être en relation avec la poésie. Ce sont ces « Idées » qui vont se croiser, se toiser, s'entretenir. Je cherche donc à ramasser la mienne dans la perspective où elle est préoccupée par ce que je caractérisais comme « phénomène social total ». (Préoccupation ancienne de ma part, s'il est vrai que j'ai intitulé un livre il y a vingt ans *Choses de la poésie et Affaire culturelle*). Autrement dit, je prends le biais de l'examen par où *la situation sociale* de la poésie est préoccupante.

La poésie, comme toute chose, est assignée à une place *culturelle*, par exemple à un « Printemps des Poètes ». Sa *culturel-lisation* fait problème. Je vais donc tenter en quelques phrases de récapituler et condenser ce dont il y va avec « le culturel ».

La culture du *culturel* est un phénomène social total et mondial. En terminologie marxiste (anachronique) : c'est la superstructure faisant retour comme archisuppôt (*Ur-phenomen*) de l'infrastructure. Affaire gigantesque, de part en part économique-poli-

tique, dont maintenant, dans beaucoup d'États, un Ministère a la gestion – ingérable. Le *culturel* est le liant et le lieu de manifestation du lien social. Le retour en bien, ou valeur, culturels de *tout ce-qui-est* (sans exception) est la base du phénomène. Tout étant appartient au « patrimoine ». Sa valeur est patrimoniale, sa patrimonialité constitue l'incalculable ressource en amont de la production des biens ; ressortit à une accumulation en amont du capital, radicalement plus primitive. Comme une langue est « démiurgique » en ce qu'elle découpe, c'est-à-dire laisse apparaître les phénomènes, ainsi la matrice valorisante de tout ce qui est, conférant son évaluabilité à toute « valeur locale », n'est pas le fait (marxien) du travail humain, mais celui d'une « génotypie » ethnique (c'est-à-dire elle-même, en dernière analyse, « inventée » par la science du vivant). On est passé du « génie de la langue » (Humboldt) à la vulgarisation scientifique (et donc, du même coup, à l'idéologie) du couple moteur génotype/phénotype.

Tout ce qui est *est une trace*, ou expression phénotypique (retraçable, ou « décodable ») du fonds génotypique. L'ordre mondial est ainsi pensé (rêvé ?) comme celui d'un marché où se *juxtaposent* concurrentiellement pour le commerce (paisiblement, donc ?!) les produits typiques, phénotypiques, des innombrables « cultures » : les milliards d'artefacts, certes *produits* par le travail, mais *exprimant* le phénotype culturel d'une ethnie.

Y compris, bien sûr, la poésie.

*

Maintenant, que fait – ou que faisait – la poésie ? – à supposer (mais n'est-ce pas le présupposé de nos discours ?) que quelque chose de tel existe, singularité, hypostase, visée par *le* substantif... ce qui n'est peut-être plus tenable ?

Si tout poème est, d'une certaine façon aussi, secrètement et *en plus*, une adresse à la poésie, une demande à la poésie, qui est l'un de ses destinataires dans la multiplicité de son vocatif (« Tu, quis es »), alors je peux entendre une réponse dans le poème de Baudelaire à « une passante » ? La passante est aussi la poésie. « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais » : *passer* – ou rien – est l'affaire de la poésie. En plusieurs sens et par exemple dans celui de transporter (métaphore et translation) et de transmettre. Quoi ? D'abord ceci même, à savoir ce poème, quel qu'il soit, que vous êtes en train de lire ou d'apprendre (par exemple *Une passante*).

Et, passant ceci, elle passe autre chose « autrement dit » (allégoriquement, si je reverse le mot à sa provenance grecque), précisément *le passé*, condensé et crypté en quelque manière dans cette manière-ci. Le poème est un « secrétaire », avec son tiroir secret, avec sa serrure en forme de clé ou sa clé en forme de serrure. *Par où* est-il passé, ce passé, et *en quoi* est-il passé ? Telles sont quelques-unes des questions que la réflexion se laisse prescrire par la grammaire de notre langue. Écoutons sa chanson : il est passé par ici, repassera-t-il par là ?

Aujourd'hui comment passons-nous quoi ? Avons-nous besoin du poème pour la passe ? N'avons-nous pas prêté l'oreille à cette invraisemblable injonction : « Du passé faisons table rase » ? Et n'est-il pas arrivé ceci, de plus étonnant encore, qu'un poème, celui de Brecht repris par Walter Benjamin, ait pu prendre pour refrain cette variante : « Effaçons les traces ! »... Énigmatique et provoquant impératif, ou optatif, que je ne cherche pas à commenter, le prenant un instant seulement à la lettre et décontexté. Peut-on se passer du passé, se passer de passer ?

Or que s'est-il passé ? Exactement l'inverse : l'avènement du culturel, l'ère du patrimonial où nous entrons, font considérer chaque chose (chaque « étant », dirait le philosophe) comme une trace et une expression, au point que l'aporie post-moderne pour la pensée et pour la technique gît dans le problème du codage en général de la trace, et dans celui du stockage des traces et, « au débouché », dans celui de leur marketisation... sur l'immense marché (« mondial ») – par exemple, pour ce qui nous concerne, dans l'immense Foire de toutes les foires internationales du Livre. C'est la foire !

Contre(é)preuve du caractère mondial de ce phénomène social total appelé ici « culturel » : le fait qui a scandalisé ce qu'on appelle la conscience universelle – et précipité le cours de l'histoire récente – fut celui de la destruction *barbare* des géants Bouddhas, « trésor » de l'Afghanistan, et des deux tours géantes du World Trade.

Qu'est-ce que le culturel comme véhicule ? Le culturel n'est pas qu'un moyen de transport : peut-être est-il devenu le médium, ou le « média » lui-même ? Quels *risques* court alors cette « Idée de la poésie » traditionnelle que notre mémoire profonde emporte et comporte en même temps – i.e. en même temps que sa métamorphose en culture culturelle –, je vais essayer de les énumérer. Mais en prenant encore le temps d'un détour, d'une approche sous un autre angle :

Guerre et Paix

Un *autrement dit* (autrement dit une allégorie) prendrait le tour suivant : pendant des siècles, voire des millénaires, la poésie – dans son *épos*, son épique – fut, aura été, chant patriotique, ou « national », si je me permets un anachronisme d'accent « hölderlinien » : péan, *Iliade*, *Énéide*, rythme guerrier, version et narration de victoire, fureurs héroïques, et pour tout dire mytho-logiques, si le propre du mythe est que le héros y est vainqueur des monstres. Un peuple, c'est son dieu, avec ses héros éponymes ; et la fonction poétique (si je peux détourner ici l'expression de Jakobson) était de « conserver ces choses », de célébrer, de « chanter » – de quoi tous les éloges, toutes les emphases épidiectiques ou engkômastiques sont la monnaie, parfois menue, jusqu'aux incessantes commémorations de tous ceux qui sont morts... *pour* les vivants ? Après tout *La Marseillaise* est le dernier par-cœur de tous les Français...

Restons « chez nous » un instant : de *La Chanson de Roland* à *La Franciade*, puis à *La Henriade* – et j'allais dire *La Légende des siècles* –, la fidélité aux grands genres était la loi de la poésie, de sorte que la lyrique, dès du Bellay (se rangeant humblement « derrière » Ronsard), se concevait comme seconde et secondaire. Cependant *La Légende des siècles*, on le sait, se voulut moins chant de victoire « française » – malgré maints épisodes, par exemple « napoléoniens » – qu'éloge de l'Humanité, chant du Progrès. Il s'agissait moins d'exalter batailles, conquêtes, triomphes (et, *mythiquement*, les grandes défaites sont identiquement des victoires, de Roncevaux à Waterloo ou, pour me faire comprendre vite, à la Geste du « Che Guevara »), que de « visionner » le devenir générique de l'Humanité, le progrès et l'ascension des « siècles », et le triomphe sur... le mal. *La Légende*, notre dernier « grand air » ! et déjà rompu, fractionné, dispersé, non pas en grands Cantos mais en 100 poèmes... Cependant, avec Baudelaire et Mallarmé, la *lyrique* passait devant et prenait toute la place, revanche de du Bellay, si j'ose dire.

La conscience de ce relais, de cette inflexion décisive, je l'entends par exemple dans la *suggestion* mallarméenne (vous vous rappelez combien le poète de Valvins aime ce

mot), de faire « don » d'un « sens plus pur » aux « mots de la tribu ». La tribu n'est plus la peuplade sanguinolente (l'éthnos), et le « sens plus pur » nulle purification ethnique ; mais un sens non guerrier, non sacrificiel, multivoque, et plus « linguistique », plus stéthoscopique... plus « moderne ».

Car il y eut l'épique, la version interminable du vainqueur – ou du vaincu-vainqueur (Lucain : « Graecia capta cepit victores ») –, inintermittible en droit, comme le chant homérique à la veillée doit durer toute la nuit, tout le temps (le temps en tant que « tout le temps »), accompagnant toute la vie pareille à la Vie qui dure toute la vie, apte à faire entendre la mémoire des morts comme la fosse, la conque, d'Ulysse et de Tirésias, creusée dans le poème, où remontent les morts ; mise en récit, en coupes réglées (par exemple en hexamètres dactyliques), en éloquence énarative, apte à faire entendre régulièrement la chronique, le fleuve maintenant impassible du mémorable...

Et maintenant un nouveau désir (est-ce toujours celui d'être bien ensemble, mais plutôt à deux qu'à mille, et dans le couple, auteur-lecteur, voici que le lecteur se détache, se découpe, s'isole, assume l'importance : c'est l'ère du Livre...), un désir fait revenir la lyrique, en avant, promeut et privilégie le ton lyrique. L'économie lyrique – gnomique, aphérétique, érotique –, est-ce l'économie du rêve, et du rêve « maintenant » plus freudien que swedenborgien ? Condensation, déplacement. Resserrement : en *rythme*, en contenance de langue entendue pour elle-même, « percussion » de la signifiante pour une auscultation de sa capacité phonique, tonale, « musicale » (si l'on veut, avec précaution) et rhétorique. Audibilité de la « section rythmique » comme en rappel de la finitude langagière, vernaculaire, de la pensivité humaine.

Et aujourd'hui... Peut-être y va-t-il des soubresauts du lyrique luttant contre son effacement, son recouvrement sous un autre vacarme... au profit de quoi ?

*

Je reviens donc, par le biais du *culturel*, dont je reprends l'envisagement, aux nouvelles conditions de façonnement et de réception du poétique – plus brièvement et banalement à une « situation de la poésie ».

Le changement profond – à vrai dire, la mutation – qui se « traduit », comme on dit, et se résume dans l'usage de la terminologie du « culturel », comment se fait-il que beaucoup se refusent à en reconnaître la radicalité, le prenant plutôt pour superficiel – tout comme l'*écologie* où la plupart n'entendent que des questions « d'environnement » et « d'aménagement » ? Pour moi, le fond de l'affaire écologique, ou écouménale, pour reprendre le terme d'Augustin Berque (j'ai failli glisser vers « œcuménique »), n'est appréhensible et compréhensible que du point de vue de la philosophie et de la poésie et, précisément, au point de leur alliance et alliage. Écologie et poésie sont solidaires.

Mais enchaînons : c'est par, et sur, les *exemples* qu'on peut, qu'on doit, reconnaître ces changements « du tout au tout » que dissimule l'homonymie. Car les noms demeurent tandis que les choses mutent. Et il suffit de rapprocher en court-circuit (éclairant !) une phase ancienne et une phase terminale (actuelle) du phénomène. Soit : le rapport traditionnel « cultivé » de l'*amateur* d'art éclairé (type Berenson) et la fréquentation d'un grand Musée en loisir de masse : « ça n'a rien à voir »...

Ainsi peut-être pour « la poésie », tant il est vrai que perdure le même mot pour cette chose immémoriale et pour telle manifestation actuelle, qui ne « manifeste » plus la même chose : par exemple, la Fête de la poésie.

Notre position analytique-critique est très critique, et nous devons redoubler de précaution. Pourquoi ? Parce que d'une part, conformément à sa norme, il *faut* neutraliser le jugement de valeur de manière à « dégager », comme dit le parler ordinaire, c'est-à-dire *objectiver* un fait (ici le culturel comme phénomène social total, immense affaire politique dont il y a un peu partout au monde un ministère), tandis que d'autre part le jugement axiologique, en termes d'appréciation et de dépréciation, ne peut pas ne pas lutter contre sa « suspension » et insister sur son urgence, puisqu'il s'agit d'orientation des sociétés en termes de progrès et, plus radicalement encore, d'anthropomorphose.

La difficulté est de distinguer (c'est la signification de « critiquer »), en vue de leur séparation effective comme dans le traitement d'une pathologie, tout en les tenant ensemble comme en effet le mixte en a bien cours dans le « réel quotidien », des symptômes inquiétants : ceux des « maladies séniles » de l'art, de la culture et, dans notre examen ici, de la poésie, socialement considérée, donc, aux prises avec cette « Idée de la poésie » qui cherche à se « poursuivre par tous les moyens » (c'était le sous-titre de mon livre *L'Énergie du désespoir*) en termes de *résistance*, donc, contre tels régression, ou dépérissement, ou déformation (lesquels n'apparaissent pas comme tels, c'est le point du « jugement », à beaucoup d'autres).

Résistance dont il s'agirait de programmer le *comment*. Je n'ignore pas qu'il y a une contradiction apparente (est-elle mauvaise, est-elle bonne, c'est la question) à parler en termes de malaise ou de maux d'une situation que de considérables critères (eux-mêmes nouveaux) requerraient d'évoquer en termes d'amélioration. Risque de cracher dans la soupe *tout en* concoctant et goûtant le mélange d'archaïque et d'ultramoderne – par exemple, ici, dans ce haut lieu culturel.

Affaire de goût.

*

Dans un ordre quelconque j'énumère quelques-uns des « aspects négatifs » du tableau clinique : symptômes et diagnostic dans un relevé partiel qui prend en vue, je le répète, l'existence sociale (pour beaucoup : asociale) et la doxa de « la poésie ».

La poésie est admissible, et du reste on la rencontre partout. Il suffit de renverser les termes d'un aphorisme fameux de Denis Roche pour obtenir non une poétique mais une assertion constatative. En d'autres termes, la poésie, à condition d'être (re)mise à sa place, culturelle, est bien reçue partout. Quelle est cette place ? *Petite*. Small is beautiful. La poésie, mise en anthologies et découpée en tranches *thématiques*, ne pose pas de problèmes. Détaillons la scène.

– Voici l'enrôlement de la poésie et son *encadrement* en modèle réduit : le formatage du poème à la taille publicitaire d'un slogan, d'un scoop, d'une « petite phrase », ça et là exhibée pour sa visibilité « Decaux », acceptée.

– Son assignation dans *les petits médias* (envers de sa (non)mondialisation), ou sur les petits vecteurs de l'édition et de la radio ; l'essaimage, l'émiettement des petites publications, en effet innombrables.

– L'inflation des valeurs d'expressivité, de spontanéité, d'immédiateté – au sein d'un transfert de la valeur de « création » du côté de la mode, des salons de coiffure et des agences de communication – tend à instrumentaliser « la poésie » au service de *l'animation* socioculturelle en général (et de la ré-création scolaire et de la puérilisation en général).

– Une perte *d'autonomie* par (ou dans) la perte de sens de l'élément logique (du logikon au sens grec archaïque), autrement dit de la dicibilité, de la phrasabilité, de la grammaticalité propositionnelle en tant qu'élément du poétique. Au profit de l'iconicité de l'imagerie dans la prédominance définitive de l'écran (ou « screenisation générale de l'existence ») pour laquelle l'image est massivement télévisuelle.

– Le déplacement de l'accent sur la *signifiance* : ici l'insistance sur la matérialité du signifiant (phonique, technoacoustique, ou graphique, spatialiste, etc.) se conjugue avec le renversement du rapport comparé/comparant dans la rivalité des arts, « à l'avantage » des modèles pictural, plastique, ou musical, ou cinématographique, ou spectaculaire (dans le même temps où l'arrogance « anachroniste » du metteur en scène remodeler des œuvres, arbitre du « canon », s'emballe). De telle sorte que les moyens de la poésie, essentiellement littéraires-rhétoriques, se voient discrédités dans une comparaison illettrée avec ceux du montage cinématographique ou des chirurgies sophistiquées d'artistes plasticiens, puis vidéastes, installateurs, etc., sous le régime général d'une « commande » culturelle où le « poème », même vociféré en « lecture », ne peut rivaliser en valeur marchande – lui le petit objet langagier – avec n'importe quel autre artefact coûteux sur la scène-marché, à la fois multiple et monotone, de la « société-spectacle ».

*

Quelles sont « les choses de la poésie », me demandé-je dans un livre. Ou encore : à quoi sert un poème ? Je répondrais volontiers par : l'usage de la *citation* au service du sens de l'existence. Le poème sert à faire voir une chose tout en la faisant entendre dans sa langue maternelle, laquelle du même coup peut être plus nettement *entendue*, auscultée, perçue comme telle, dans sa capacité, précisément, d'accueil phénoménologique. Bien *entendu*, la question devient aussitôt : qu'est-ce qu'une chose ? Si le poème est leçon de choses, « compte tenu des mots », ce n'est pas au sens où les choses *en question* seraient déjà là bien découpées pour et par les mots, eux-mêmes déjà bien installés aux items des lexiques, et qu'il s'agisse alors de les ajuster entre eux, mots et choses, bi-univoquement.

Les choses sont à reconnaître *et* à inventer (par plongée au fond de l'inconnu pour trouvaille de nouveau, selon Baudelaire). Le rapport à la langue *dans* un poème et le rapport aux choses (grâce au poème) se cherchent, pour entrer en relation, pour le *c'est comme ça* de la Relation essentielle. Ainsi y a-t-il reconnaissance, ainsi y a-t-il du *il y a*, si j'ose dire reprenant la séquence fameuse de Rimbaud, d'Apollinaire, d'Éluard... Il y a du *donné*.

Pour qu'il y ait du donné, il faut bien-le-recevoir. Il y a du donné pour une réception. Appelons poème « ce qui le fait entendre ». Le donné, le don du donné, ou donation, nous le recevons comme tel en le recevant dans sa différence avec le créé. *L'épiphanie*, pour reprendre un des mots clés de la littérature, rappelons-nous Joyce, est de ce que nous n'avons pas *créé*. Ce qui est, c'est ce que je n'ai pas fait, diffèrent de ce que je pourrais jamais faire. *Homo faber* n'a jamais rien fait qui égale ce qu'il reçoit, le chou-fleur ou le soleil – c'est le coup de Ponge. La pensée peut-elle se retourner sur la vie, rendre la vie à son secret ? dirait Michel Henry.

C'est peut-être ce secret que se repassent les donataires, la « promesse » de terre promise, dont les œuvres recryptent le leurre à chaque génération, légataires successives.

Et pour qu'elles puissent hériter cette grande chose qui n'est pas un bien de consommation, cette chose qui n'est « pas grand-chose » (ô le murmure de la citation à l'oreille...), il faut aussi qu'elles apprennent à recevoir ce legs. Pas de don sans accueil ou *recueil*. (J'ai voulu amplifier la signification de ce « volume de poésie »). Mais une péripécie de l'Évangile nous rappelle que les invités à la Noce refusent l'invitation – faute peut-être d'avoir été formés, comme on dit : en forme d'accueil, d'avoir appris ou trouvé la *contenance*.

*

Cependant, je ne voudrais pas expédier tout cet envoi sans avoir tenté à mon tour une (petite, impromptue, latérale) « plongée au fond de l'inconnu », autrement dit une « brusque manœuvre », comme dit le pilote, par tentative – donc – de sauter inopinément hors de la file, en d'autres termes de quitter d'un coup le milieu de réflexion où s'entrechoquaient la crainte avec la nostalgie, la fougue avec l'acérbe, la rêverie avec la polémique, l'axiomatique avec l'axiologique... etc.

Mais comment ? Par le biais d'une considération, et qui serait inattendue, sur la *traduction*. C'est un bon « moyen » – si ce temps peut être caractérisé comme âge du traduire.

D'une certaine manière, la traduction, prise dans le sens le plus général possible (il y faudrait précisément l'amplification d'une synopsis déconcertante), est un programme de *paix perpétuelle* qui diffère la guerre : passe aussitôt devant l'imagination le comitè des traducteurs de Frédéric et de Saladin interrompant le combat pour entrer dans l'échange des grammaires. *L'épreuve de l'étranger*, comme dit Berman citant Hölderlin, fut de tout temps très rude ; asservissement plutôt qu'hospitalité ; ou, disons, hospitalité en forme de servitude. L'humanité s'est métissée à feu et à sang, à viols et conquêtes. Elle est passée en force. La violence de son melting-pot fait-elle arriver « l'Humanité » ? Pas sûr.

Considérons les traducteurs : étrangers, ils sont côte à côte, dans l'épreuve, donc. Quelle épreuve ? Ils remuent et recomposent les Dictionnaires. « Habitant des monts très séparés », comme dit le philosophe à propos d'Art et de Pensée (*Dichten und Denken*), ils *voisinent par un abîme*. À travers lequel, donc, ils se jettent, sautant d'un pic à l'autre ; jetant des passerelles, ils doivent les réparer, les reconditionner souvent : retraduction, où les « sources » (originales) et les « cibles », les départs et les arrivées échangent leurs places. Traduction dont les *versions* s'érodent très vite.

La langue, c'est ce qui passe, et fait passer ; c'est le pont sur l'abîme ; l'*inter*.

Parler d'« *intraductible* » se réfère à l'hétérogénéité des « cultures », des *ethnies*, des « vulgaires », l'altérité *des* « humanités » (des espèces) (la barrière des espèces) entre elles (sans « entre ») (Qu'est-ce que l'entre, c'est la question : c'est l'*abîme* par où elles « voisinent »). Ne se réfère donc pas tant aux langues, qui sont au contraire essentiellement en passage les unes aux autres, en *trans*, faites pour s'entre-parler, se « traduire ».

La langue, c'est par où passent le plus aisément les cultures en trans-action ; différence facile, praticable, faisant passages, empruntés depuis toujours, pour la « communication » des vases ; tandis que ce qui ne passe pas, ou moins, hésite et relucte à passer, c'est le « propre », le goût, l'histoire, la conviction intime, le « dieu ». Rien ne peut passer, sinon par l'interlocution en traduction ; le se-parler en apprenant la langue des autres.

Or comme il y a deux, la langue et la littérature, il y a deux sphères de la traduction, deux activités de traduire distinctes ; et cependant le mot qui les désigne (« traduction ») n'est pas une homonymie fâcheuse. Soient, dirait-on, *deux* gens traductrices :

D'un côté, dans l'immense affairément des transactions mondiales économiques et politiques, dans ce qu'on appelle précisément « le monde des affaires », où les langues se côtoient, se mêlent, passent l'une dans l'autre, j'allais dire, à la faveur de l'interlocution, dans les *dialogues*, et les échanges en tout « support », voici les traducteurs *sautant* de l'une à l'autre, voici les traducteurs professionnels bilingues ou multilingues dont le métier est soit d'entremise orale instantanée (et dans le cas de cette translation dite « simultanée » leur office les *efface*, nous nous en apercevons justement après coup, tels ces interprètes invisibles (même si perceptibles) entre deux Chefs d'État dans la « rencontre au sommet », et qui sont tenus au secret – et cette clandestinité ou obscurité fait une différence capitale avec les autres, ceux qui (co)signent et reçoivent parfois un Prix plutôt qu'un salaire), soit de la traduction consécutive orale, ou de la traduction écrite « commerciale » dans un bureau ou une agence internationale, et dans ce cas, s'ils sont moins « effacés », ils n'apparaissent pas pour autant « eux-mêmes ». Dans le *métier*, ils sont légion, et leurs légions sont appelées à croître ; ils sont l'avenir, et, pour ne rien dire des machines, nous n'avons qu'à songer au budget formidable des traductions dans une Europe à vingt ou trente langues...

Et l'autre sphère ? La traduction « littéraire » est certes comparable à une entreprise moins gigantesque que l'autre, mais elle n'est pas moins « mondiale » et en voie de deuxième mondialisation du mondial : il n'y a qu'à imaginer la multitude des contrats qui intéressent l'économie de l'édition et rêver un instant aux mille « foires du livre » qui résillent la planète. Or il serait intéressant de s'attarder à ce qui permet aujourd'hui de « rapprocher » ces deux sphères, car si ce qui nous fait distinguer « essentiellement » les deux sphères, professionnelles, de la traduction « en temps réel » et de la traduction littéraire, n'a pas perdu de son tranchant, il importe néanmoins d'insister sur ce qui permet aujourd'hui de les « prendre ensemble » sous tel ou *tel aspect*. Quant à leur séparation effective, je la résume ainsi : pour l'une (celle-là) Babel est l'obstacle, le dernier obstacle à la réalisation du marché mondial : l'étrangeté réciproque des langues, le fait que deux peuples ne parlent pas la même langue et le fait de leur *intraductibilité* relative, *retardent* la vitesse de la transaction, freinent la « communication », diffèrent la Pentecôte bancaire ! L'hétérogénéité, l'opacité réciproque des idiomes est ce qu'il s'agit de réduire, de supprimer... Pour celle-ci, « au contraire », Babel nomme le fait de la richesse terrestre des mondes, la « chance » anthropologique (Hagège, on l'a lu, déplore la disparition de maints idiomes). C'est la littérature qui protège Babel ; l'intraductibilité des œuvres¹ qui prolonge l'intérêt d'être des humains « ayant le logos », et diffère la monotonie fatale.

La *mondialisation* ne concerne pas que la sphère n° 1 – celle où la différence des langues est le dernier empêcheur de boursicoter en rond, celle où l'équivalence de « temps réel » à « argent virtuel » s'accomplit ; celle où l'hégémonie de ce qu'on appelle l'Anglais, devenu la langue de la communication/information, s'emploie à imposer un esperanto (ou desesperanto) universel. Le phénomène noté mondialisation rapproche les deux sphères parce qu'il multiplie les colloques, congrès, rencontres, y compris d'*écrivains*, et que tout colloque d'*écrivains* est un colloque dans la traduction et sur la tra-

1. Intra-ductible ?

duction. Ils se traduisent les uns vers les autres. « La cérémonie *est* la traduction » fut la clausule de mon poème à Vasco Popa.

Toute rencontre littéraire a lieu dans l'élément du traduire (ici thématiqué, redoublé) ; dans le chercher à s'entendre « en langues ». La mondialisation est le re-tour, le 2^e âge du cosmopolitisme, si le premier âge fut celui de l'esprit hégélien et de la Weltliteratur goethéenne – « élitaire ». Il y a un plaisir XXI^e siècle à être là ensemble, dans la futilité économique-diplomatique même des manifestations culturelles du « colloque international » que racontent déjà bien des romans... Ce plaisir ne doit plus être dénié, mais interrogé.

Les humains en tant qu'« invités » se croisent, se toisent, se voient et se voient, se vérifient ubiquement si j'ose dire. Le mondain de la mondialisation n'est pas seulement l'inauthentique, mais l'en-cours de l'humanité se nouant (« monde » à l'endroit ?).

La phénoméno-logie de ce « phénomène futur » (Mallarmé) est en cours, est à faire.

La plupart des livres des écrivains de cette culture culturelle, avionnés et voiturés en ce XXI^e siècle (c'est notre scène) parlent de l'Ancien-Monde, racontent leur culture d'origine, leur archéo-logie, leur jadis et naguère – racines, ethnicité, ou comme on voudra dire : disent le *monde* qu'ils *viennent de quitter en* « voyageant », cette fois-ci, *et* « pour toujours » en écrivant. Ils ne disent pas encore ce qui *nous* arrive. Ils obtiennent succès et notoriété (conditions pour leur venue) avec leurs ancêtres, le passé, les mythes, la revenance du révolu, l'ineffaçabilité du devenu incroyable. Il y a décalage ; le travail est immense, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau »...

Et je termine par l'énoncé de quelques tâches. Ou, si vous préférez, par un regard sur le côté *paix* de la perspective où je m'engageai.

À l'échelle de l'Europe : si ce qui résiste à l'unification, à la fédéralisation, c'est l'imperméabilité réciproque des vernacularités (l'étrangeté des « vulgaires » entre elles) (et il suffit de parcourir le *Courrier International* pour comprendre que nous sommes bien toujours dans le *temps du mépris*, et donc des méprises), alors la tâche est de surmonter, de déborder la cacophonie des altercations, de nous dés-altérer par voisinages, de nous *entendre* les uns les autres dans et malgré la différence des langues dans l'approximation corrigible par la « traduction » des littératures donc, au sens large. Précisons les choses sous *un* aspect qui intéresse une *revue*, par exemple. Il s'agit de faire (r)entrer beaucoup d'autres, beaucoup de « belles étrangères » qui passent pour *petites*, dans notre Histoire, où elles sont encore méconnues. La question du choix est « historique », « kairétique ».

*

Permettez-moi de conclure par une citation, de manière un peu inhabituelle s'il est vrai qu'on met plutôt en épigraphe l'aphorisme d'un penseur où l'on croit reconnaître de l'affinité et de « l'autorité » – ici, donc, en exergue mais plutôt en hypographe qu'en épigraphe, ce passage du philosophe italien Agamben dont je lisais le livre récent (*L'Aperto – L'Uomo e l'animale*) en achevant ce discours, et dont l'inquiétude (la « noire ingratitude », eût dit le poète polonais Stachura) me paraît consonner avec celle de mon propos :

« Les puissances historiques, traditionnelle – poésie, religion, philosophie – qui, tant dans la perspective hégélo-kojévienne que dans celle de Heidegger, tenaient en éveil le destin historico-politique des peuples, ont été depuis longtemps transformées en *spectacles culturels* et en expériences privées, et ont perdu toute efficacité historique » (p. 117).

Deuxième adresse – 10 juin 2002

(Avec Israël Eliraz, Abdelawab Meddeb, Jérôme Rothenberg, Raoul Schrott, Duo Duo, Gyorgy Somlyo)

La dernière fois, qui était la première fois, j'ouvrais nos séances – qui sont de travail, oui, de conversation et de débat, et dont j'espère que la série, qui prévoit une troisième session en octobre et une quatrième en décembre, se poursuivra en 2003 de telle sorte que son déroulement, effectivement « international », mérite le prédicat de « mondial » annoncé dans le titre qui interroge la possibilité d'une poétique « mondialisée » – j'ouvrais, donc, notre réflexion en nous demandant « Peut-on parler de poétique en termes de mondialisation et de mondialité, ou mondialisation, en termes de poésie ? » Nous nous entretenîmes de la situation *culturelle* de la poésie. Je ne peux, faute de temps, résumer nos propos, dont le relevé est lisible, ou devrait l'être, sur l'écran grâce au site BNF. Disons qu'un certain partage se fit, une différence fut sensible entre deux tonalités, deux éclairages, l'un plus « fin du monde », l'autre plus « on continue ! ».

D'un côté : plutôt sarcastico-formaliste chez Roubaud ; plutôt authentico-pessimiste chez Krüger ; plutôt synoptique-apocalyptique chez moi...

De l'autre : une version enjouée-sentimentale chez Burns ; une vision mythique-profonde chez Eshleman ; une vision *à la fois* moderne et ré-enracinée chez Adonis, dont le mot clé était TRANS, vision inspirée traditionnelle *et* insurrectionnelle prenant des appuis philosophiques *pour* s'écarter du religieux.

Beaucoup d'étrangeté entre nous ; des différences fortes, voire très profondes. Est-ce que au fond de ce profond, les pentes, abruptes mais convergentes, se rejoignent, c'est ce que nous présupposons, mais qui est difficile à sonder. Il ne s'agit pas de concilier mais de creuser, de dis-joindre. « *Voisiner par un abîme* » est toujours la formule, peut-être de tout voisinage. La difficulté est alors de jeter, ou « pratiquer », des ponts *sur* l'abîme ; peut-être de creuser l'abîme *pour* voisiner au-dessus de lui ?

Permettez-moi de proposer, ou de reprendre, quelques remarques pour assurer quelque apparence de continuité, avant de donner la parole à nos amis Duoduo, Eliraz, Meddeb, Rothenberg, Schrott... et Somlyo (dont j'excuse l'absence).

D'abord en forme de justification très générale pour des rencontres de ce type, en exhortation à ceux qui craignent ou dédaignent ou refusent la glose, le commentaire, l'appareil – l'*accompagnement*... :

La poésie, âgée, faible (« debile », dirait l'italien), réduite (et je rappelais la fois dernière comment l'époque ne la supporte plus guère qu'à l'état de « *petit poème* »), la poésie infirme se traîne sur sa canne d'aveugle ou dans son fauteuil culturel d'assistance technique. Elle ne *sort* presque plus. Elle a besoin d'escorte, et c'est « nous », poètes, poéticiens, écrivains, qui l'aidons à faire des sorties, qui l'aidons à poursuivre ; nous qui écrivons, ou « travaillons » comme on dit volontiers aujourd'hui, sur elle, à côté d'elle, pour elle. Nous la promenons et la faisons entendre, au moins par citations, en éclairateurs pour qu'elle puisse faire un peu ou beaucoup de lumière, comme si nos lumignons ou luminaires lui redonnaient de pouvoir éclairer dans la grisaille. Si nous arrêtons, si nous ne questionnons plus *avec* elle et à *son* propos, il est à redouter qu'elle aura de moins en moins d'allure, de démarche, de *cours*. Il s'agit de ménager son *intervention*, ce moment qui, vous l'avez remarqué, *fait taire* une assemblée, soudain inquiète de son sens ; il risquerait de n'y avoir plus de place pour son inter-férence, sa force de *suspension*, son « Écoutez-moi ! ».

Comment favoriser l'écoute du poétique, l'attention à une poétique continuée par tous les temps ? Aider le poème disert à remonter à sa source intarissable. Car le public d'aujourd'hui – s'il en est – et d'un aujourd'hui qui commence il y a un siècle, lui trouve « l'air égaré »... Mais ce n'est pas l'égarément de jadis, celui de l'inspiré dionysiaque que son « délire » faisait respecter : on lui reproche plutôt de s'être égaré loin de cet égarément même...

Cependant et toujours à nouveau, je cherche à formuler (en termes qui sont donc ceux d'une « poétique » puisque ce ne sont pas ceux d'« un poème ») ce qui *nous* préoccupe, et je vous propose ce condensé :

Entre le *trop visible* de la banalité aux yeux rivés sur ses affaires, l'*hypervisible* de la scopie technologique, et le *trop visible* de la mystagogie, il y a (y a-t-il) ? le *peu visible* de la poésie, réel...

*

Ces jours derniers a fait son apparition dans nos librairies (je veux dire : on peut remarquer dans un petit nombre des librairies ambitieuses et à l'emplacement réservé) le plus récent livre de Giorgio Agamben : *La fin du poème*. Je ne veux pas parler de ce livre aujourd'hui, mais m'arrêter à son titre, bien de ce temps : car s'il s'agit pour Agamben de faire attention précisément à la manière dont *un poème se termine* (beaucoup plus secrète que celle de l'incipit, et en quelque sorte « impossible ») nous entendons bien qu'il s'agit en même temps et de la cause finale du poème, *telos* (= à quoi bon les poètes en ces temps de détresse...), et de la mort de la poésie (ou du *périr* de la poésie).

*

Mort et transfiguration, disait-on. Autrement dit métamorphose. La mutation en cours, j'essayais de l'appréhender dans la problématique du *culturel*. Le culturel, dimension ou élément (« phénomène social total ») est ce qui a *déjà* juxtaposé dans un même monde-mondialisé (= en cours de mondialisation) tous les *produits* en tant que « valeurs » (ou : toutes les valeurs en tant que produits), i.e. *tout ce qui est*, en tant qu'expression phénotypique de telle ou telle « culture », confluant en « monde », arrivant sur un marché mondial. Le marché est ce qui favorise, permet les échanges. Or le côté *par-dessus le marché* de la poésie (ou par-dessous, ou à côté), le cri des poètes (des poèmes) : « nous ne sommes pas sur le marché ! » (même si, bien sûr, il y a un « petit » « marché de la poésie » la semaine prochaine à Paris), est-ce un cri d'inquiétude (ils voudraient y être), ou de résignation (« nous y sommes, mais dans un petit coin ») ; ou de refus coléreux, refus de l'assimilation à un produit culturel. Suivons un instant cette protestation : la « mondialisation » peut-elle concerner un « art », et singulièrement celui de *poésie* ? Car la mondialisation arrive par le moyen du marché (si c'est un « moyen » ?), disons en tant que marché, quand il y a une valeur *marchande* en jeu, une *économie* de la chose dont il s'agit (ce qui est manifeste dans le cas de la « peinture » (si quelque chose de tel existe encore), par exemple, avec ses galeries, ses bourses, ses biennales, mais beaucoup moins (même pas du tout) dans celui de produits langagiers, « poèmes », dont la matérialisation ne vaut pas cher, ou rien, et *surtout* dont la « valeur *intrinsèque* » (comme on dit) est déterminée traditionnellement par l'*intraductibilité*, c'est-à-dire la *non-échangeabilité* d'une langue à l'autre, d'une société ou culture à l'autre. Et pour

quelle « consommation » ? Y aurait-il une consommation mondiale d'un produit pour lequel n'existe aucun goût local fort, ni global (international) encore formé, un produit « moyen », intermédiaire (?) « en traduction », un objet non pas (pas encore) métissé ou mixte... Mais en économie tout est affaire de goût : il y a bien un goût mondial pour le café ou le thé (ou la world music) mais y en a-t-il un pour du-poème-traduit ? C'est la question de l'anglais comme esperanto qui se pose ici...

Soit, en d'autres termes : La « poésie » est-elle foncièrement et à jamais (sous peine d'extinction, ce qui n'est pas inimaginable) *logique*, si par là on entend *en* matière de langue et *en* paroles de langue maternelle-naturelle (*identiquement* : en phrases, euphrasie et eurythmie) ; *ou bien* destinée (c'est le destin post-moderne) à sortir de cet élément pour entrer dans des alliages « à égalité » (de type donc « multimédia », ou syncrètes ou « collage-montage », etc.) avec le pictural-plastique, le musical devenu techno-synthétique, l'iconique-photo (vidéastique, publicitaire, etc.) dans la multiplicité technologique post-moderne.

*

Maintenant je *renverse* cette perspective inquiète *pour voir* ! Cela donne : et quoi si le culturel est *le sérieux* ! ? Il se peut qu'il n'y en ait pas d'autre ; il se peut que « le culturel » soit le site et la situation (« phénomène social total »), dans lesquels il y a de la place (de la « réception » possible, c'est-à-dire de l'appel confus, de l'attente) pour ce que nous continuons d'appeler « la poésie », de même que la Cité pour Sophocle – en d'autres termes le réel que nous désignons, reprenant le mot de Fustel, par la Cité – attendait, appelait ce que nous appelons la naissance de la *tragédie*.

Cette interrogation – qui tourne le dos, avec un risque assumé, à la suspicion reluctante à l'égard de l'affairement culturel – je la formulais ainsi lors de notre première rencontre : Il y a un plaisir XXI^e siècle à être bien ensemble dans la futilité economico-diplomatique même des manifestations culturelles du « colloque international » – que racontent déjà bien des romans. Ce plaisir ne doit pas être seulement dénié mais *interrogé* : le mondain de la mondialisation n'est pas seulement l'inauthentique, mais l'encours de l'humanité se nouant (un « monde à l'endroit » et pas seulement à l'envers).

La scène (la nôtre) où les écrivains de cette culture culturelle se croisent, se « traduisent », écrivains avionnés et voiturés (« acculturellisés » – si j'ose, sur le modèle de « acculturés » – par et pour les conditions matérielles de la rencontre, cette scène, synecdoque de la scène « mondiale », voici que les écrivains, les « poètes », y parviennent, y montent, pour dire le monde qu'ils viennent de quitter en voyageant, le monde de leur provenance (racines, patrie, ethnicité, ou comme on voudra dire), cette fois-ci et « pour toujours » en tant qu'*ancien* monde, obtenant leur réputation, leur renommée (i.e. *ce qui* les a fait « inviter ») par l'évocation et l'exploitation de leurs ancêtres, du passé, du mythique, de la revenance du révolu. Ils ne disent pas encore ce qui arrive : qui est aussi un *Inconnu* au fond duquel plonger pour trouver du nouveau – selon les mots de l'art poétique baudelairien.

*

L'Occident a-t-il encore un dehors ? *Des poétiques* sont-elles confrontables (i.e. thématiques, « théorisables », exposables à d'autres) sans se traduire (ou être traduites) devant la centrale « Occident » ?

La condition de possibilité de nos rencontres n'implique-t-elle pas, ne requiert-elle pas, une conceptualisation occidentale, celle qui par exemple postule et axiomatise une différence, que je viens d'utiliser, entre pratique et théorie – et d'autres différences, tenues pour « de principe », entre oralité et écriture, audience populaire et élitaire (qui « donne un sens *plus pur* aux mots de la *tribu*, dans la poésie de Mallarmé, sinon *quelques-uns* ?...), ou entre *anciens* et modernes, modernes et post-modernes, etc., etc.

Annnonce de deux prochaines rencontres (15 octobre, 10 décembre 2002)

La conversation de poétique Paris 2002-2003

À l'initiative de la revue *Po&sie*, à l'invitation de la BNF et du CNL, des poètes venus « du monde entier » s'entretiennent au sujet de la poésie aujourd'hui. « Entre poètes », qu'est-ce qui se passe ?

Sous le signe de la « mondialisation », les deux premières rencontres ont eu lieu le 13 mai et le 10 juin 2002. Quel rapport entre *poésie* et *mondialisation* ? Peut-on parler de poésie en termes de mondialisation ? Encore plus malaisément, de mondialisation en termes de poétique ? La série des entretiens se poursuit ; les deux prochaines rencontres auront lieu le 15 octobre et le 11 décembre. Le titre qui les regroupe reprend les motifs de la réflexion en les condensant ainsi :

Que vaut un poème ?

Qu'en est-il, dans ce monde « culturel », de sa valeur d'usage ? Quant à la valeur d'échange, on se demandera comment les choses de la poésie (y inclus le poème) peuvent être sur le marché. Le poème n'arrive-t-il pas « par-dessus le marché » ? Quand bien même il serait une marchandise sous certains angles, n'est-il pas d'autant plus intraduisible que plus « lui-même » ? ; d'autant plus hors transaction qu'il est plus local et vernaculaire ? Si son intraductibilité en général fait sa valeur, ne fait-elle pas obstacle à son échangeabilité ?